

Monseigneur. "On dirait à l'entendre qu'il n'y a dans le monde qu'une société et qu'une autorité : la société et l'autorité religieuse". Il rappelle brièvement ce que Mgr. pensait de ce reproche et ce qu'en ont retenu ceux qui l'ont connu dans l'intime de la conversation. Il rappelle avec quelle liberté le pieux pontife traitait en effet toutes les choses humaines et temporelles pour s'attacher à une chose première et principale : donner à l'Eglise et à Jésus-Christ dans la société leur place. C'est aussi ce qui étonne et ce qu'admirent tous ceux qui ont lu les trop rares écrits qu'il nous a laissés. Tout chez lui converge vers ce centre : Laisser jouer à Jésus-Christ son rôle social dans le monde, laisser à l'Eglise, qui est la continuation de Jésus-Christ, l'exercice de son autorité et de sa suprématie dans la société.

Dans ses sermons, ses commentaires des encycliques pontificales, ses discours patriotiques, même dans ses conférences agricoles, il reprend partout cette idée sous des formes toujours neuves et toujours claires. Si jamais quelqu'un lui a demandé à quoi se résume en définitive toute l'économie politique et sociale, j'imagine que la réponse a dû être bien courte : Faire à l'Eglise et à Jésus-Christ la place qui leur convient.

Oh ! qu'il a dit sur ce sujet des choses belles et vraies et lui qui a semé tant de bonnes paroles et de fécondes pensées, comme il semblait épris du désir de voir germer celle-là dans tous ceux qui l'entouraient !

Et c'est là votre bonheur, vous ses enfants et ses ouailles aimés, d'en avoir été pénétrés. C'est l'honneur aussi de ceux qui ont été formés autour de lui, — lui dont les idées faisaient école, lui qui faisait cercle autour de lui et qui restait centre — d'avoir été nourris de ces doctrines. Il les a placés dans la voie, à la grande lumière de ses principes, et pour marcher droit, ils n'ont plus qu'à regarder devant !

Est-ce là un grief, mes chers frères, ou un sujet de louange ? En est-ce un autre que de rappeler qu'il voulait qu'on ne se contentât pas de ses théories, mais qu'on les appliquât à sa conduite ?

Les idées, pensait-il, sont nulles comme influence quand on n'agit pas en conformité avec elles. Bien plus, celui dont les idées sont saines, mais dont les œuvres ne le sont pas, pourra pervertir plus de cœurs qu'il ne saurait éclairer d'intelligences. C'est l'inconduite sous toutes ses formes qui cause le plus de naufrages dans notre population catholique, surtout parmi les jeunes.

Ceux-là, en effet, comptaient sur la sincérité de ceux qu'ils regardaient comme leurs guides et leurs maîtres — l'illusion est si facile à vingt ans — mais le désenchantement est prompt à venir quand ils voient que la conduite privée de ces hommes est souvent la contradiction de leur parole publique.

Qu'arrive-t-il quand ces tristes vérités se découvrent, quand ils voient de près tous ces masques, la fortune aux mains des faiseurs, la trahison broyant des cœurs au nom de l'amitié, des petites influences achetées par de grandes bassesses et l'argent tenant lieu de conscience ? — Ce qui arrive, c'est que tous ces nouveaux venus dans la vie, surpris, tirés en sens contraires, hésitent, se demandent à quel vent ils vont ouvrir leur voile. . . Ils l'ouvrent